

tait agréablement, par l'évocation d'une maison perdue dans la forêt, en Provence, une volonté de faire cynique et macabre, dont le caractère agressif m'agace. C'est de l'Alain Fournier mâtiné de Lewis, de Lautréamont, de MM. André Gide et Jean Cocteau et les éléments qui composent ce singulier mélange ne s'amalgament pas.

Je tiens à signaler, pour finir, le récit de M. Jean Bertrand **Valencianos**. « Sous la tutelle invisible d'un ange », le héros de ce récit (qui en est le narrateur) marche vers la Vérité divine, à travers de mystérieuses aventures. Mais le déchiffrement de leurs symboles est assez facile... M. Bertrand qui nous transporte en Espagne, a la tournure d'esprit des esthètes ésotérisants de la fin du siècle dernier. Il mêle, cependant, à son *péladanisme* — si je puis ainsi dire — une juvénile suavité.

JOHN CHARPENTIER.

THÉÂTRE

Lisa Duncan. — *Un Soir de Réveillon*, opérette en 2 actes et 10 tableaux de MM. Armont et Gerbidon, aux Bouffes-Parisiens. — *Réséda*, 4 actes de Bernard Zimmer, au Studio des Champs-Élysées.

On trouve toujours le même parfait plaisir à revoir Lisa Duncan. Elle danse ce que Clodion sculptait. Il semble que, grâce à elle, les figures de la fable se raniment un instant; Echo, Narcisse, Atalante, Hébé, et les nymphes et les bacchantes empruntent sa forme le temps d'un scherzo. Mais à l'instant où les bras étendus elle redevient immobile, cette mythologie disparaît et l'on croit distinguer dans l'air qui se calme de grands cercles tracés par les gestes de la danseuse. Ils ont pour diamètre les deux tiers de sa hauteur. Tantôt elle les supporte comme un équilibriste, tantôt elle prend sur eux un illusoire appui comme font les figures de Durer ou de Vinci que ces maîtres inscrivaient dans des figures géométriques pour chercher les canons de la beauté humaine.

Ajouterai-je que l'on s'habitue mal à la voir collaborer avec M. Pomiès? Ce spirituel garçon mêle injurieusement ses clowneries au rêve poétique de Lisa. On croit voir pié-

tinier des roses avec une brutalité qui serait criminelle si elle n'était inconsciente.

§

Les Bouffes-Parisiens! C'est un plaisir déjà que de prononcer le nom de ce théâtre. Il évoque tant de choses! Par association d'idées, il se lie à Stendhal et à Mozart. De l'opéra-buffa naissent les Bouffes qui, pendant tout un siècle, suscitent une idée de théâtre si aimablement gai que l'on ne comprend pas comment on laisse tomber en désuétude un nom si attrayant. Avec les Bouffes-Parisiens, il nous restait les Bouffes du Nord. On en a fait le Théâtre d'Action International (dont l'*international* s'accorde si étrangement). Trouvez-vous que l'on ait gagné au change? Ne trouvez-vous pas plutôt que l'on devrait nous multiplier des Bouffes, et, lorsqu'on crée de nouveaux théâtres, songer à les orner de ce charmant vocable? Ne pensez-vous pas que Bouffes de la Michodière, Bouffes de la Madeleine, seraient des titres pleins de promesses? Que, lorsqu'on a créé d'un seul coup le Théâtre, la Comédie et le Studio des Champs-Élysées, on aurait dû nommer un de ces trois établissements : Bouffes des Champs-Élysées? Au lieu de cela, on use toujours d'enseignes pompeuses ou prétentieuses : Théâtre Edouard-VII, Théâtre Saint-Georges — quand ce n'est pas studio. Qu'avons-nous à faire de studios? Veut-on toujours nous enseigner ou nous faire travailler? Donnez-nous donc des Bouffes et même des Cinémas-Bouffes, vous persuadant que ce mot plaisant n'a point fini de courir sa carrière.

Il convient parfaitement à l'opérette qui vient d'être présentée aux Bouffes-Parisiens. Elle est pleine d'agrément et tout à fait dénuée de prétention, ce qui constitue déjà une belle singularité. En outre, elle est exactement conforme aux règles du genre, et il est assez curieux de constater que dans notre époque, assez peu favorable aux règles — quoiqu'elle le soit aux règlements — un genre qui en observe d'assez strictes puisse se montrer vivace et florissant. Un jour où nous aurons le temps de divaguer à notre aise, nous tenterons de rechercher ce que sont les règles de l'opérette, dont nul n'ignore qu'un des caractères principaux est l'irréalité fon-

cière. Elle n'essaie absolument pas de fournir l'illusion de la vie ni dans son principe, ni dans sa réalisation, et pour le bien prouver elle permet à ses interprètes d'interrompre le cours de la représentation pour saluer à demi le public afin de le remercier des applaudissements qu'ils reçoivent, au milieu d'une scène. J'adore ces salutations adressées au public tandis que le spectacle se poursuit. Elles soulignent le caractère factice du jeu. Elles sont dans la bonne tradition du bel canto et du grand opéra. N'ai-je pas vu un jour Roméo, après avoir quitté Juliette, escalader à nouveau le balcon et rentrer dans la chambre d'où il s'était enfui pour venir répondre aux applaudissements de la salle? Et c'est La Patti qui, ce soir-là, chantait Juliette.

Une autre des règles du genre, c'est que ces divertissements légers comportent une sorte d'enseignement qui permet à leur public de dire quand il en sort : « Il y a quand même là dedans quelque chose de vrai, et, mon Dieu, ce spectacle fait penser autant qu'un autre. » La vérité d'expérience que contient **Un soir de Réveillon** est celle-ci : à une poule, les hommes demandent ce qu'elle désire (pour le lui offrir); à une jeune fille, ils demandent ce qu'elle apporte (en dot, pour l'empocher). De là à conclure que mieux vaut être poule qu'honnête jeune fille, il n'y a qu'un pas. Mais l'opérette ne le franchit pas, et la jeune fille qui songeait à devenir poule trouve un mari dans le garçon lui-même qui l'engageait dans cette voie périlleuse. On se rend compte de ce qu'un pareil thème deviendra le jour où M. Stève Passeur s'en saisira pour le développer. On en rira certainement, mais je gage que l'on n'en sourira point. L'opérette doit faire sourire de tout, c'est encore une des règles de son genre.

Ces règles du genre s'imposent aux comédiens aussi, et il y a une façon de jouer l'opérette comme il y en a une de jouer la tragédie, le mélodrame ou l'opéra. Les personnages, comme dans tous les genres, sont extrêmement particularisés eux-mêmes. Ce sont des types presque aussi abstraits que ceux de la comédie italienne : l'ingénue, la femme entretenue, la ganache, le gigolo. Ils se retrouvent d'opérette en opérette, avec leurs traits particuliers, et l'on

sait que dans l'opérette une ingénue n'est pas une ingénue ordinaire, mais au contraire singulièrement définie, et que tous les autres emplois supposent de pareilles définitions. En femme entretenue d'opérette, Mlle Arletty montre cette fantaisie que le genre impose. C'est une personne bien extraordinaire que cette comédienne et, puisque j'ai été conduit dans ces derniers temps à parler de Lautrec, je me hasarderais volontiers à dire que ce maître eût été enchanté de l'avoir pour modèle.

§

Les circonstances ne m'ont laissé pénétrer qu'après onze heures au Studio des Champs-Élysées où l'on jouait **Réséda**, de M. Bernard Zimmer. On en était au troisième acte. Une dame très élégante annonçait à un homme politique qu'elle avait formé le dessein d'abattre à coups de revolver certain directeur de journal qui se proposait de publier des lettres compromettantes. Je compris aussitôt de quoi il retournait. Il s'agissait d'une satire politique et qui me parut imprégnée d'un parfum d'avant-guerre qui me troubla; je me crus ramené au temps délicieux où l'on goûtait la douceur de vivre — vous savez, cette fameuse douceur de vivre que n'ont connue aucun de ceux qui ne vécurent point telles ou telles années — si bien que je me sentis glisser sur la pente de l'attendrissement le plus sentimental. Peut-être n'était-ce point là ce que M. Bernard Zimmer se proposait d'évoquer en fait d'émotion. Cet auteur ne se croit pas précisément d'avant guerre et je le pense plus enclin à se préoccuper de la rigueur que de la douceur de vivre. Mais on ne sait jamais quelles seront les répercussions qu'une scène déterminera sur notre sensibilité, pas plus qu'on ne sait quelle sera l'incidence de l'impôt.

En voyant cette importante dame blonde, du genre Sorel, qui tirait un browning de son manchon (mais avait-elle vraiment un manchon ou seulement un petit sac?) pour en menacer de plus ou moins vagues journalistes, maint souvenir de l'avant-guerre ressuscitait. C'était Chantecler et l'inondation de 1910, les comédies de Paul Hervieu et l'affaire Rochette, les danseurs russes et la bande à Bonnot, précurseurs

que l'on n'a pas égalés, et, m'attendrissant sur les charmes de cette époque heureuse et révolue, je me trouvais enclin à juger délicieuse la pièce qui conviait à de si agréables retours. Mais quelqu'un qui assistait à la représentation depuis son commencement m'apprit que cet ouvrage était loin de pouvoir passer pour le meilleur de Bernard Zimmer et me raconta qu'il était échafaudé sur une ténébreuse affaire d'homosexualité.

Comme c'est drôle, cette mode de mettre de l'homosexualité partout et jusque dans les conseils du gouvernement! Je ne serais pas étonné qu'elle dégoûtât d'ici peu de leur condition les homosexuels les plus convaincus eux-mêmes.

PIERRE LIÈVRE.

HISTOIRE

F. Schillmann : *Histoire de la Civilisation Toscane depuis les Etrusques jusqu'à nos jours*. Traduit de l'allemand par Jacques Marty. Payot. — Jean Moura et Paul Louvet : *Notre-Dame de Paris, Centre de Vie*. Collection d'Histoire : « Quand la France était jeune », publiée sous la direction de M. Edmond Pilon. A « la Revue Française », Alexis Redier, Editeur. — Mémento.

Jacob Burckhardt et Ferdinand Gregorovius, on le sait, furent les premiers (du moins en Allemagne) à découvrir en Italie des foyers de civilisation autres que Rome (1). M. F. Schillmann, lui, est préoccupé d'unité; ces divers foyers (y compris Rome) n'en feront qu'un; nous entrevoyons, ici, comment. Avec Burckhardt, l'auteur se place, de plus, à un point de vue esthétique, celui qui convient si bien quand il s'agit d'un pays d'art comme la Toscane. Il n'a pas, sur ce point, la finesse de son prédécesseur; il n'a pas son dilettantisme non plus (mais de ceci il faudrait plutôt le louer).

Dans cette **Histoire de la Civilisation Toscane**, il a le sentiment profond que « la Toscane est l'une des rares contrées qui, au delà de leurs propres limites, ont incalculablement enrichi l'humanité ». Ce sentiment est chez lui d'autant plus profond que, depuis l'ouvrage de Burckhardt, les événements ont marché dans le monde *et en Italie*, dans cette

(1) Rappelons, pour la France, l'*Histoire de Florence*, 5 volumes, de Perrens, les ouvrages d'Emile Gebhart, ceux de M. Pierre Gauthiez : *Jean des Bandes Noires*, *Lorenzaccio*, *Sainte Catherine de Sienne* et surtout *Dante*.

Italie dont l'histoire a pris des significations, non pas nouvelles — elles sont plusieurs fois séculaires — mais singulièrement actualisées, renforcées. Il n'est donc pas mal à propos de regarder du côté de Florence et de Rome, autant, pour le moins, que du côté de New-York et de Chicago, bien que l'histoire de ces « villes de génie » (je parle de Florence) n'ait en aucune façon à offrir à l'humanité l'idéal qui s'est trouvé le plus réalisé chez les Américains.

L'importance de la culture, de la « spiritualité », est donc tout à fait primordiale dans le sujet traité par le nouvel historien de Florence. Aussi, ayant remarqué, d'ailleurs, que « l'Etat toscan ne se constitua, dans le sang et les larmes, qu'une fois révolu l'âge des trésors spirituels », il ajoute : « Ceci nous autorise à placer au premier plan de notre exposé l'histoire de la civilisation (au sens « culture ») dans les villes de la Toscane : elle seule confère à ce pays son importance. »

Une moitié de l'ouvrage est donc une histoire de l'art et de l'humanisme en Toscane. L'histoire politique, toujours assez sombre et disconnexe, car elle est l'exposé des rivalités sanglantes des villes toscanes, Pise, Lucques, Sienne, Florence, alterne avec l'histoire des idées et des œuvres.

Une « atmosphère » d'art et d'intellectualité « nous voile aujourd'hui, dit M. Schillmann, l'infortune qui frappa les auteurs toscans de créations douées d'éternité, alors qu'au sein de telles grandeurs leur manqua celle où, en définitive, aspirent tous les peuples : l'Etat ».

Nous sommes en Toscane, quand finit l'âge médiéval et commence l'âge renaissant. Il ne faudrait donc pas entendre, ici, le mot « Etat » à la prussienne, à la Hégel. Autrement, cela supposerait un goût de l'enrégimentement qu'on ne voit guère aux artistes et aux intellectuels de la Renaissance italienne. L'auteur, d'ailleurs, rappelle leur « personnalisme », si nouveau à l'issue du Moyen Age, et l'opposition est même soulignée, sous le rapport chronologique, avec plus de soin qu'elle ne l'a été par Burckhardt, plus psychologue primesautier que narrateur suivi.

Machiavel, sans doute, concentre son attention sur « les destinées de l'Etat » (voir les beaux passages sur Machiavel,

pp. 193-206); mais son livre du Prince, bien qu'inspiré du terrible César Borgia, ne préjuge rien contre ou pour le bonheur des hommes sous la règle d'un tel Etat. Il nous rend le service de nous donner des leçons de politique réaliste. C'est tout, et c'est beaucoup. En fait, comme Dante dans son livre sur la Monarchie, comme Hobbes après la Restauration d'Angleterre, Machiavel sentait la nécessité d'un maître, d'un dompteur. Assurément, le dompteur eût eu grande besogne, car la méchanceté des hommes, telle qu'elle éclata dans les querelles des Républiques italiennes, quand elle fournit la substance de *l'Enfer* du Dante, était celle-là même dont Machiavel déférait le contrôle au Prince. Quoi qu'il en soit, qu'ils aient aspiré ou non à l'Etat — Dante, comme Machiavel, comme par la suite des âges Balzac, y aspira — les grands créateurs de l'esthétique et de la pensées florentines eurent à se passer de l'Etat, tel est le fait, et l'on ne voit pas, au surplus, que leur œuvre ait eu beaucoup à souffrir de cette privation.

Bien plus, la pensée et l'art toscans, en ce qu'ils eurent de plus fort, alors que trop souvent l'état social présentait la plus aride inesthéticité, la pensée et l'art toscans, disons-nous, firent de nécessité vertu et tournèrent les vices sociaux mêmes en surcroît de caractère. Regardez ces sublimes églises. Pise et Florence, durant le long temps où elles furent si férocelement rivales, tâchèrent, par superbe, grâce à leurs grands artistes, de se vaincre à coups de chefs-d'œuvre. C'était à qui élèverait la plus belle cathédrale; plus on se haïssait, plus on œuvrait grandement, et, notez bien cela, plus on œuvrait grandement dans un esprit, non de haine, mais de beauté. A Lucques, à Sienne, mieux encore, à Pise et surtout à Florence, tout le génie toscan est là, fleur d'une réalité d'airain, jouant son jeu du beau au milieu « des larmes et du sang ».

De Rome à Florence, ce livre touche aux plus grandes choses de l'Italie. Il le fait sans grand éclat, mais avec un discernement net et d'une façon suivie. Pourtant ces choses, disons-nous, sont si grandes — les plus grandes, et aussi les plus importantes pour la civilisation depuis l'hellénisme — que ce livre, même substantiel comme il l'est cer-

tainement, semble un peu court pour les dire. Mais, tel qu'il est, il laisse moins à l'arrière-plan que ne l'a fait celui de Burckhardt l'histoire politique. Il a, sous ce rapport, des vues plus longues, plus mises au point. Le grand talent de Burckhardt est de se gausser, avec les humanistes de Laurent le Magnifique, de la grossièreté des masses. C'est quelque chose, sans doute, que ce dilettantisme sceptique, qui, doublé d'une science rigoureuse de l'histoire de l'art en Italie, fait de la vie un chef-d'œuvre d'esthétique. Mais c'est élégamment se débarrasser par l'égotisme d'une partie des questions troublantes qui se posent, quand on voit « un peuple inapte à former un Etat créer cependant ce que la civilisation humaine compte de plus beau et de plus grand depuis la disparition de l'hellénisme » (Schillmann, page 50). Quant au présent livre, s'adonner aux recherches historiques suggérées par certains de ses aperçus synthétiques (2) touchant la civilisation italienne serait une entreprise allant à suivre le lien qui unit, en un même *faisceau*, l'Italie présente et l'Italie passée. Qu'en peut-on dire de mieux?

M. Edmond Pilon et ses collaborateurs, dans cette nouvelle collection historique, se sont proposé de présenter, non pas des « biographies isolées », mais des études d'ensemble « sur la vie collective et sociale » de notre pays, telle qu'elle se caractérisait dans ses divers aspects, « quand la France était jeune ». Cela nous promet une appréciation compréhensive de notre passé, chose plus rare qu'on ne croit. Sans vouloir, d'ailleurs, rien dire qui préjuge les questions pouvant se poser au cours d'une telle entreprise, contentons-nous de dégager, autant que possible, ce qu'il y a sous le titre de ce premier volume paru de la collection : **Notre-Dame de Paris, Centre de vie.**

Il fallait l'animation, la couleur qu'on doit reconnaître à MM. Jean Moura et Paul Louvet pour évoquer, avec une viva-

(2) Voyez chapitre IV : les pages sur Dante. Voir aussi, page 63, à propos de Charles d'Anjou, ce passage (un peu tendancieux, semble-t-il) : « En tombant à maints égards sous la dépendance de la France, la civilisation italienne franchissait un tournant décisif de son histoire; cette étape ne devait plus s'arrêter qu'à nos jours seulement, où en commence une nouvelle. » Page 110 : Rienzi; comparer Fascisme. Page 121, sur l'Humanisme. Etc.

citée à laquelle il est difficile de ne pas se rendre, l'histoire de la grande cathédrale.

Ce qui dénote bien la jeunesse de foi d'une époque, et que les auteurs ont bien senti, bien exprimé, c'est la turbulence même des églises médiévales. La vie ne s'arrêtait pas à leur seuil sacré :

Dieu n'intimidait point les hommes du Moyen-Age.

Ils le mêlaient bonnement à leur existence, sans penser un seul instant qu'un lieu saint oblige à se guinder, à contraindre son naturel et qu'il y a une sorte de sacrilège de tenir pour une place publique la maison du Seigneur.

Les auteurs parlent d'ailleurs, ici, de « survivances barbares ». Assurément. Mais on peut aussi mettre, parmi les raisons de ce plain-pied entre l'église et la ville, des survivances latines (vie intense des foules dans les basiliques) et la nature populaire de l'épiscopat, quelque envahi qu'il fût par la féodalité seigneuriale. Quoi qu'il en soit, Notre-Dame, en même temps qu'église, était « halle, marché, tribunal, musée, école, bourse, hôpital, lieu d'asile ». Elle était la maison du peuple. Le peuple en usait avec elle comme d'une maison à lui. Il y vivait beaucoup plus ardemment et authentiquement que les assistants « comme il faut » d'aujourd'hui ne le font dans leurs églises correctes. On ne se doute pas de ce qu'était l'intérieur d'une cathédrale quand il y avait une foi réelle et franche. Le Moyen Age eut là ses libertés. J'ai sous les yeux une vignette représentant l'assaut d'une église par une foule médiévale. L'« émotion » populaire entraîne tout, jusqu'aux culs-de-jatte. Les bouches clamantes tutoient les saints et la Vierge. Le trognon de chou du marché roule sur les dalles. Quelle familiarité ! On ne malmène bien que ce qu'on aime. Cette fureur valait mieux que bien des dévotions éduquées. Ce sont des tableaux dans ce goût populaire, et même populacier, avec maints autres, que MM. Jean Moura et Paul Louvet ont su nous montrer en des pages d'un mouvement et d'un coloris *endiablés*, si l'on peut dire. On lira aussi, dans une note analogue, des pages sur les chanoines, la page 74, par exemple.

Ce qu'il y avait de touffu et de primesautier à l'excès dans

ce « populisme » commença, semble-t-il, à s'élaguer et à se régler (très peu) sous saint Louis. Faut-il dire, là-dessus, avec les auteurs, devant cette réduction des fonctions sociales de la cathédrale : « Notre-Dame effraye la royauté » ? On voit, sous le même règne, le roi composer avec l'évêque Renaud de Corbeil dans une affaire de droit ecclésiastique. On sait, d'autre part, que l'authenticité de la Pragmatique Sanction attribuée à Louis IX, laquelle serait un document propre à fixer l'attitude du Roi de France entre le Clergé du royaume et le Saint-Siège, on sait, disons-nous, que cette authenticité a été fortement contestée.

Mais cette légère remarque n'enlève rien à l'intérêt d'un tableau où Notre-Dame se retrouve souvent, comme « centre de vie », d'expansion ou d'assimilation, dans les événements historiques. Ce « centre », qui eut longtemps, de par la profondeur même de sa nature *mystique*, une puissance *matérielle* énorme, connut des vicissitudes qu'il est curieux, soit de constater, soit d'entrevoir dans cet ouvrage. Il y eut, par exemple, un commencement d'évolution laïque lors de la guerre civile consécutive à l'invasion anglaise, évolution où le nœud du drame se déplaça de Notre-Dame, restée gardienne du sentiment national (3), vers l'Hôtel de Ville. N'oublions pas non plus l'invention de l'imprimerie avec ses casses, ses redoutables casses qui s'ouvrirent comme des boîtes de Pandore pleines de fléaux et au fond desquelles il n'y avait pas l'Espérance, hélas ! Notre-Dame, avec tout ce qu'elle contenait de vital, put s'en apercevoir. Et, là-dessus, notons encore les premiers frémissements de l'individualisme démocratique dont périra le monde, dévoré de milliards de vaniteux et impuissants prurits. En comparaison, les misères des vieux âges, que Notre-Dame montre à côté de ses splendeurs mystiques et de ses joies humaines, sont un spectacle affreux, sans doute, mais fort. Les condamnés du Parvis pèsent sur l'histoire du Moyen Âge, assurément ; pourtant, en leur peur de l'enfer, ils ne sont pas une plus pauvre chose, et ils en sont une beaucoup moins menteuse que, par exemple, la philanthropie du bon roi Louis XVI, aux dernières pages

(3) Par ses chanoines, Notre-Dame résistait au pouvoir anglo-bourguignon. Voir p. 152.

de ce livre. Ces garçons et ces filles qu'il dotait et mariait en grande cérémonie dans le chœur de Notre-Dame, devant la fine fleur du Libéralisme nobiliaire, annonçaient la fête de la Fédération, laquelle, avec son sentimentalisme douteux, était déjà la Terreur, *moins* le temps, comme dit Carlyle. Cela, c'était la Notre-Dame de la Philanthropopote! Celle du Dogme la vaut bien! Resserré par le manque de place, nous tenons à dire, en finissant, que MM. Jean Moura et Paul Louvet, dans les trois cent cinquante pages de leur livre, ont pu, quant à eux, exprimer leurs opinions avec finesse et nuances. Ils n'oublient pas plus les tristesses du Moyen Age que les sottises de la Modernité. Ici l'esprit des fabliaux, là l'humour du curieux d'Histoire, ont avec bonheur élargi et, par là même, assoupli l'expression.

MÉMENTO. — *Revue Historique* (mars-avril 1932) : R. Paribeni. *Les anciens monuments de style français en Italie et leur conservation actuelle*. (Texte de la conférence que M. Paribeni, membre de l'Académie d'Italie, directeur général des Antiquités et des Beaux-Arts, a donnée, le 29 octobre dernier, à l'Institut d'histoire de l'Art de l'Université de Paris. L'auteur étudie les églises cisterciennes et les monuments angevins. Renseignements sur les travaux récents poursuivis en Italie). — Marcel Handelsman. *La guerre de Crimée. La question polonaise et les origines du problème bulgare*. (Tableau de la situation de l'Europe orientale au moment de la guerre de Crimée, « guerre de coalition... transformée en une pure guerre coloniale ». L'auteur a saisi que les intérêts qui s'agitèrent alors supposaient une guerre européenne. Son étude montre, sous ce rapport, d'une part le rôle politique du prince Adam Czartoryski cherchant à profiter, en faveur de la Pologne, de l'alliance franco-anglaise contre la Russie; d'autre part, la politique balkanique, caractérisée par une tentative d'empêcher la Bulgarie de se jeter du côté russe. En annexe, de curieuses pièces justificatives. De nos jours, le rétablissement d'une Pologne agrandie donne à ces pages, pleines de détails politiques longtemps oubliés ou ignorés, un indiscutable intérêt.) — Marcel Durry. *Le règne de Trajan d'après des monnaies*. (Ces pages, rédigées à propos d'un récent ouvrage allemand (1), seraient une excellente occasion de comparer l'histoire écrite et l'histoire épigraphique. Ce premier tome est consacré à la monnaie frappée

(4) Paul L. Strack : *Die Reichsprägung zur Zeit des Traians*.

par l'Empereur et le Sénat. L'étude de M. Durry est en partie technique, mais on y recueille d'importantes précisions historiques : par exemple sur les monnaies « *Italia Restituta, Germania pacata, Dacia, Arabia adquisita, Parthia* », etc. Il faut attendre le second volume pour connaître l'ensemble des résultats nouveaux intéressant le règne de Trajan). — Claudio Sanchez Albornoz. *L'Espagne et l'Islam*. (Différences caractéristiques de l'Espagne par rapport au reste de l'Europe médiévale. « L'Islam dévia les destins du monde ibérique et lui assigna un rôle nouveau : rôle de vigilance et de sacrifice, rôle de sentinelle et d'éducateur, rôle qui eut une énorme importance dans la vie de l'Europe, mais qui coûta très cher à l'Espagne. ») — Bulletin historique. *Histoire d'Italie du xv^e au xviii^e siècle* (suite et fin), par Carlo Morandi. Comptes rendus critiques. Recueil périodiques et Sociétés savantes. Bibliographie. Chronique.

Revue des Etudes Napoléoniennes (décembre 1931). 1912-1931. Tables et Bibliographie. Vingt années d'Etudes Napoléoniennes. Avec un Avertissement d'Edouard Driault : *Histoire d'une Revue d'Histoire*. — Id. (Janvier 1932). Colonel Marey-Monge : *Bonaparte à Auxonne*. (En belle page : Reproduction de la Plaque inaugurée en septembre 1931, à Auxonne, en mémoire du lieutenant Bonaparte. Le texte est celui d'une causerie faite, en cette occasion, aux sous-officiers du régiment, — ancien régiment de La Fère, — par le Colonel Marey-Monge). — Marcel Leijendecker : *L'Ordre impérial de la Réunion*. (Cet Ordre, créé en 1811, dura jusqu'en 1815. Il devait être commun « à tous les territoires rattachés à l'Empire et remplacer les distinctions honorifiques qui existaient jadis dans ces divers Etats ». D'où son titre. Liste des Membres de l'Ordre). — Paul Greppe : *La Colonne de la Place Vendôme*. (Notes curieuses d'un collectionneur enthousiaste d'objets relatifs à la Colonne). — *Chronique napoléonienne*.

Revue d'Histoire de la Guerre mondiale (Juillet 1931). Jacques Ancel : *L'Entente et la Grèce pendant la Guerre mondiale*. — Capitaine R. Moreigne : *L'effondrement militaire de l'Autriche-Hongrie*. I. — Documents : *L'entrée en guerre de la Bulgarie*. I. — *Bibliographie*. — *Chronique*.

Quelques lignes que j'ai consacrées, dans le *Mémento* de ma dernière chronique (1^{er} nov. 1932), à un article de M. L. Mirot, paru dans la *Revue des Etudes historiques* (octobre-décembre 1931) et intitulé : *Une expédition française en Tunisie au quatorzième siècle*, ont déplu à M. le Colonel Godchot, directeur de « *Ma Revue* », qui me l'écrit, en me demandant une rectification. A propos d'un rapprochement entre l'expédition du xiv^e siècle et celle

de 1881, je parle de l'entrée des zouaves à Tunis quelque temps après l'établissement du Protectorat. Quelques détails ont déplu, disons-nous, au Colonel, qui était là comme officier de zouaves. « Y étiez-vous, à Tunis, à l'époque dont vous parlez? » me demande-t-il. Mais, oui bien, mon Colonel, j'y étais! J'ai habité Tunis en 1882 et 1883 (je possède un document de famille écrit dans cette localité et portant la date de 1882), et même il a pu vous arriver de passer dans la rue où j'étais domicilié, la rue Bab Al-Djézira, — rue Bab-Zira par abréviation, — autrement dit rue de la Porte Blanche. C'est là que j'ai vu, très distinctement, — cette rue étant de bonne largeur et très claire, du moins dans la partie où je résidais, à l'extrémité est, — les détails qui ont choqué M. Godchot : turbulence des troupiers en balade par la ville, beuveries, mauvaise flamme sur les figures allumées par les dangereux vins spiritueux des pays méditerranéens. Je ne doute pas un instant qu'une « consigne rigoureuse » n'ait été donnée. Mais je ne peux dire que ce que j'ai vu, et qui, d'ailleurs, n'a rien d'extraordinaire. J'ajoute qu'une certaine effervescence régnait en ville, parmi la population italienne notamment. Le différend Mac-cio-Roustan (l'un consul d'Italie, l'autre consul de France) n'était pas si loin.

EDMOND BARTHÉLEMY.

PHILOSOPHIE

PSYCHOLOGIE. — A. Cuvillier : *Manuel de philosophie*. T. I : *Introduction générale, Psychologie*. Colin, 1931. — P. Guillaume, *Psychologie*. Alcan, 1931. — *L'année psychologique*, 31^e année, 1931. Alcan, 1931.

Nous avons signalé naguère le T. II (1927) du Manuel de M. **Cuvillier** (*Logique, Morale, Philosophie générale*), indiquant le caractère si heureusement insolite de l'ouvrage, où un programme abstrait, jusqu'alors toujours abstraitement présenté, est traité de façon concrète, parlant aux yeux non moins qu'à l'intellect. Tel est aussi le caractère de cette première partie, parue après la seconde. Les élèves de philosophie et de première supérieure possèdent enfin un instrument de travail où la réflexion est provoquée par l'intuition et par une constante référence à la vie.

Personne plus que le directeur d'une revue intitulée « La Psychologie et la Vie » n'appréciera quelles difficultés il faut surmonter pour aller à rebours du préjugé constant et stérilisateur, selon lequel la philosophie serait un tissu d'abstractions. Quoi de plus directement étudiable, si l'on se libère